

Angkor libre, Cambodge, 1999

Sur les ruines d'Angkor repoussent les enfants, la jungle et le miracle. Tous trois savent habiter dans les lieux improbables et renaître toujours des cendres, des sables et des sépulcres. Ainsi dit la lumière au fond de la pupille, au delà de l'iris, ainsi dicte le rire, au fond des gorges brunes, au delà de la voix, où sacres et massacres n'altèrent en rien le sens qui se tient en silence. Peut-être les enfants sont-ils ceux qui comprennent le mieux qu'il n'y a rien à comprendre, qu'aimer. Être là et sourire, jouer lorsque le *je* n'est pas, encore, n'est plus, enfin, sans aucune mémoire, miroir du seul instant.

Bethléem

Je m'éveille sur l'étroit matelas du dortoir de l'hôtel Tabasco, Aqabat at Takiya, au cœur de la vieille ville. C'est l'aube dorée dans les chants des muezzins pour ce nouveau jour de Ramadan. Au milieu des boutiques qui commencent à ouvrir, des stands qui se mettent en place, du marché des mendiants, je me dirige vers Damascus Gate. Un Palestinien tendu, profil taillé à la hache, crie un "Bethlehem" guttural près d'un Ford Transit. Le taxi service rempli, les cinq shekels payés, nous partons. Traversée de la ville nouvelle, pression des pneus, une portion de

voie rapide. Soudain, le chauffeur oblique à gauche et coupe la chaussée opposée pour descendre par une route nettement plus étroite et une sorte de garrigue plantée d'oliviers. Puis une piste de terre et un crochet à travers champs: un autobus et des carcasses de voitures calcinées bloquent la voie. Quelques mètres plus loin, un autre Transit patine dans la boue. Notre conducteur s'éjecte et, secouant l'autre véhicule, parvient à le faire reculer. Nous rebroussons chemin et après une autre portion de terrain défoncé arrivons au centre de Bethleem. Dans la crypte de l'église de la Nativité, une messe orthodoxe est célébrée. Brouillards d'encens, feu, ors, pourpre et chants. J'en suis le seul fidèle. On me tend une hostie faite de galette de blé. La pierre et les cœurs vibrent dans les voix qui se succèdent, dans cette crypte minuscule où, une étoile dorée l'atteste, le Christ a vu sans doute plus de ténèbres que de lumière, il y a deux mille ans.

Cœur avant sérail, Damas, 2006

Khan Pacha, ancien caravansérail au centre de Damas. Cœur large où tout vit, où toutes les caravanes affluent comme les flux du sang dans les routes des veines. Les dromadaires traversent en lignes le désert, comme le désir parcourt le corps vers ses puits, ses oasis, et son repos, et puis arrivent aux portes des cités. Derrières les portes, et parfois

derrière d'autres portes, il y a le khan. Le khan est un terme et un titre, signifiant à la fois maître, roi et caravansérail. Un terme et un titre... soit une fin et un début, quoi de plus beau pour les routes éternelles des caravanes ? Celui qui se souviendra un instant des temps où nous fûmes nomades mourra et ressuscitera. Il pleurera toutes les larmes de son corps et deviendra désert lui-même, sec, éternel, brûlant et tendre où tous pourtant se viendront abreuver. Et ce khan qui nous abrite de la pluie froide de printemps de Damas nous inflige la brûlure impitoyable de la nostalgie, qui cicatrise toutes les plaies et laisse ouverte celle du rêve, terre attendant la semence de ton « oui ».

Astres et races d'errance, Prague, 2002

Prague fut appelée la Jérusalem de l'Europe.

Deux sont les peuples errants, dont les berceaux attirent, attisent comme un rêve fait avant même de naître : les Juifs et les Tziganes. Pour justifier leur malédiction, on dit que les premiers étaient responsables de la crucifixion, et les seconds du vol des clous de la Sainte Croix.

Ils firent de cette terre de Bohême non la promesse, mais l'élue d'une étape. Le mystère de Prague doit beaucoup à ce passage. On garde des fleuves traversés la transparence, un peu de boue, la vague à

l'âme des vagabonds, comme une onde qui va de la terre à la mer.

Races choisies et maudites pour parcourir le monde et parler du leur à ceux que leurs racines entraînent et enterrent. Les foules qui s'enterrent honnissent et bannissent les foules qui, sans terre, ne fondent de foyer qui ne s'éteignent aussitôt et ne se fondent à eux qu'en alliage infidèle. Voix du peuple, voix de Dieu. Mais les desseins diffèrent autant que mort et vie. Car le Ciel s'ouvre et s'offre quand le sol se retire. La Providence précède la route des sans terre et la fatalité les camps des sédentaires. Les malédictions lancées sur les nomades, vécues jour après jour doivent épuiser les maux dans cette vie pour rendre l'autre douce. Les sanglots et le sang peuvent couler longtemps, mais retombent avec la mort sur les champs de ceux qui les appellent. L'errance laisse derrière elle tant de paroles et tant de larmes que la gorge s'assèche avec les yeux. Combien de voiles tombent quand on lève une voile parce qu'un souffle, un seul, le veut. Le silence demeure, la science à côté, occulte. Derrière eux, semés en chemin, les mots et les légendes, recueillis par les peuples.

Les races de l'errance portent trop de mystères pour oublier les autres, ces hôtes impatients. Qu'elles lisent dans les lignes, entre les lignes, de la main, des livres, qu'elles scrutent les sillons des visages autochtones, elles savent, par ce qu'elles ont appris, parce qu'elles se souviennent.

Pierre d'ange, David, Florence, 2002

"Cette pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, j'en ferai ma pierre d'angle", dit à peu près le Christ. Quand on bâtit la mort, le doute est une brèche où l'eau, l'air et le feu, la terre, la lumière, rétablissent la vie. C'est par neuf plaies que la vie entre et sort de l'homme. Quand certains ferment leurs palais sur eux comme des sépultures, d'autres gardent, ouvertes, leurs plaies à vif: ce sont leurs yeux que le sel et leurs larmes lavent, ravivent et brûlent, et c'est leur bouche pour dire ce qui est.

La matrice de marbre qu'on avait extraite du flanc de la montagne toscane présentait un défaut pour l'œil profane de celui à qui elle était destinée. Pour l'œil amant de Michel-Ange, c'était un signe, une signature. David était selon la Bible le plus chétif des sa fratrie. Le bloc dont Michel Ange le fit sortir avait aussi une faiblesse. Il devait accueillir un géant qu'un autre artiste ébaucha et échoua à sculpter, laissant la pierre impraticable à l'abandon. Michel-Ange la reprit et du tombeau de ce Goliath avorté, il fit la gloire de son David.

Les rocs eux-mêmes ont leurs destins, qui parfois croisent ceux des hommes. Tous les peuples anciens savaient que l'innocent est inspiré, que le simple d'esprit est un élu, que la fêlure est une porte. Michel- Ange suivit la faille de ce marbre comme un

filon, une voie d'ascension pour celui qui cherche le sommet. Il vit en elle la veine vive, et révéla David avec pour axe même la tare de sa pierre, car il était voyant, ne faisant selon ses dires que libérer la forme déjà présente dans la roche. Du David et de son marbre fêlé, il fut le père mais aussi la sage femme, suivant les berges de la matrice pour la faire accoucher. Qui désire la cime devra aimer la faille. Elle seule donne prise dans la paroi, dans l'apparence, dans la méprise de l'impossible.

Cappella palatina, Palerme, 2011

La nuit médiévale était constellée de mondes dans l'ombre de ses chapelles et de ses terres. C'est l'humilité de ses hommes qui faisait descendre les nébuleuses tourbillonnantes dans l'œil humide des artistes et le pavement des églises. Aux princes et messeigneurs, les manteaux cousus d'ors, aux inspirés les frissons aurifères. La règle géométrique et la loi mosaïque ne sont si absolues dans les millions de Soleils assemblés – ecclesia – Univers, que par l'amour qui brûle et souffle chaque geste. Dans le silence, le chant qui parcourt le cosmos de la Création se révèle, et chaque grain de son qui voyage dans le chant, chaque goutte dans la rivière de l'amante qui rend grâce, est un peuple en pèlerinage. L'or au fond est le désert du cœur aux puits secrets d'où jaillit toute vie. Fleurs, oiseaux,

lions, saints, anges, roues célestes. Mais les gemmes recelant, ruisselantes, toutes les eaux, se connaissant par les amoureuses formules murmurées à l'oreille au lit de la première vallée, sont les éclats jamais tus sous nos pas et chemins de poussière, de noces toujours sues.

*À travers les yeux du chamane, dia de los muertos,
San Rafael, Guatemala, 2004*

L'homme blanc qui m'accompagne boit et nous raconte qu'ici il suffit d'un sac d'engrais pour qu'un père dont le fils a été tué lors de la guerre civile, vote pour les responsables proches ou lointains de sa mort. Un ami me parla un jour d'une paysanne russe qu'il avait rencontrée, dont le mari et les fils étaient morts au goulag et pour qui la mort de Staline avait été le jour le plus triste de sa vie.

Dans le cimetière de ce village, la nuit de la fête des morts, je regarde les yeux du shamane que mon ami ivre comme chaque jour me montre, et je vois: le corps, les pupilles, les vitraux des iris, tous peuvent éclater, peu importe, la lumière désormais est dedans, elle a réalisé l'œuvre, et l'âme de cet homme est une cathédrale d'eau, de cristal ou de diamant, inaccessible à nous parce que l'homme qui l'habite s'est lui-même d'abord rendu accessible à tout. Et plus rien ne l'entaille, car il n'est plus qu'espace. C'est comme si cet homme-médecine,

qui regarde impassible cet autre homme saoul qui pleure et lui parle près de la tombe de son fils, voyait depuis la lumière même, comme si son corps de peau et de chair n'était que le moule prêt à être brisé pour révéler le rêve, *pura luz*¹, qui vit dedans.

Caffé Bristol, Palerme, 2011

Près du port, dans le ciel gris aux taches de blanc, la pluie fine, la lumière basse, le vent du nord donnent un air celtique à la mer, à la vie. Le Grand Café Bristol est couvert de peintures odysseennes, rappelant le passage d'Ulysse à Pan Hormos, le Port de toute paix, appelant la poursuite du voyage outremer. Dans cette Sicilia dont le nom évoque la siccità, la sècheresse, le crachin et le vent libre près des grands bateaux, à cette veille de Noël, apportent un enthousiasme magique, comme la rupture des eaux du ciel, le souvenir du mythe hindou d'Indra tuant le serpent de la sècheresse qui retenait la pluie.

Bristol est la porte britannique du roman arthurien, aux rives de la Severn galloise, au bord de la coupe du Graal, aux lèvres fraîches, salées, humide de ses embruns vivifiants, grains de grèves offertes. Ce lieu enluminé, illuminé et gai au comptoir reluisant en ces jours de Sol invictus, est le rappel des autres rives que la pesanteur d'ici pourrait faire oublier,

appel plus proche et précieux, prêt à embarquer ses hôtes vers l'autre île plus verte.

¹ pure lumière